

①

C'est peut-être parce que j'arrive à l'âge où l'on évoque avec trop de complaisance les souvenirs d'enfance et de jeunesse que je m'en libère en les écrivant. Ainsi, ceux qui les trouveront, pourront les parcourir et, s'ils paraissent fastidieux, les rejeteront dans l'ombre, ombre si lointaine d'un monde oublié.

Et pourtant, traversant les brumes du passé, quelques taches de lumière... C'est l'aube des premiers souvenirs. Comment se fait-il, qu'après tant d'années, surgissent avec une telle intensité quelques images précises. Pourquoi celles-là plutôt que d'autres? Sans lien entre elles, sans ordre, sans chronologie aucune, pourquoi? Pourquoi ces premières impressions sont-elles si vivaces? Ces premières impressions, ces premières prises de conscience n'influent-elles pas toute une vie? On n'échappe pas à son enfance, sans doute?

Lorsque, comme la mienne, elle se situe si loin, dans un pays si différent, lui-même bouleversé dans ses frontières, ses idéologies, où, sans doute, il ne reste plus rien de ce que mes yeux ont vu, les souvenirs s'entourent d'une nostalgie très douce que l'on promène avec soi tout au long d'une vie... Rien de triste, de désespéré. Au contraire, il me semble y avoir puisé une certaine force, d'autres fois, une résignation ou, plus exactement, un isolement aux petites meurtrissures de la vie, et, en tous cas, une conscience des joies de l'heure présente et de sa précieuse fragilité.

Mais, revenons très loin en arrière, dans le temps et l'espace, et essayons de situer ce pays, cette maison où je suis née. Les grandes distances qui nous séparaient de toute agglomération, à une époque où les moyens de transport se limitaient aux chevaux, rendaient notre isolement encore plus complet.

Notre maison était construite sur la colline qui dominait le village. Qu'était-ce un village dans ce pays et à cette époque? Aucun magasin, ni épicerie, ni boulangerie. Tout se faisait chez soi, y compris le pain. Les maisons avaient une cuisine avec un immense four. Dans le renfoncement de ce four, de grandes niches de la dimension d'un large lit dans lequel pouvaient se coucher les plus frileux de la famille. Une autre pièce dans les maisons plus cossues - le salon - qui se remplissait au cours des années et de l'aisance accrue, de nombreux coussins en duvet, superposés les uns sur les autres. L'amoncellement montait parfois ainsi jusqu'au plafond. On ne pouvait plus s'asseoir ni même entrer dans la pièce, mais la vanité y trouvait son confort et sa satisfaction.



Notre propriété était entourée de murs très hauts. A l'intérieur, tout autour de l'enceinte des petites bâtisses, forge et menuiserie, bureaux, hangars, laiteries, cuisine des ouvriers agricoles, tout ce qui était indispensable à la vie quotidienne. En hiver, dans un souterrain très profond, on entreposait la glace de l'étang en d'énormes blocs qui duraient jusqu'à l'hiver suivant. On y accédait par un long tunnel sinistre et froid, dont l'accès était interdit et les portes soigneusement fermées.

Au centre de cette enceinte était construite la maison, un peu surélevée. Il fallait ainsi passer en revue de nos fenêtres pour se rendre à l'église et au cimetière. Aussi, très jeune, ai-je été impressionnée par les enterrements qui défilaient lentement devant mes yeux. Le souvenir que j'en garde reste encore aujourd'hui assez sinistre. Dans le cortège accompagnant le cercueil, il y avait les pleureuses professionnelles, vieilles femmes en haillons noirs, longs cheveux gris épars, criant, gesticulant, se roulant sur le sol en signe de douleur.

Bouleversée par ce macabre spectacle se déroulant devant les fenêtres de notre salon où se trouvait le piano - noir lui aussi - j'ai à cinq ans composé mon unique oeuvre musicale, sur une octave et facile à retenir, s'intitulant "L'enterrement de la petite fille pauvre". Le titre, à lui seul, me serrait le coeur et j'y avais concentré, en mineur, ce que j'imaginai de plus triste au monde...

Notre maison était située sur le versant d'une colline et le village dans la vallée. En face, se trouvait une autre colline où passait l'unique route nous reliant au reste du monde. Aussi, apercevait-on de fort loin les nuages de poussières annonciateurs d'une voiture et une demi-heure s'écoulait encore avant l'arrivée des voyageurs. Davantage même parfois, car les cochers, très orgueilleux de leur équipage, arrêtaient souvent leur voiture avant d'atteindre les premières maisons du village. Ils reposaient et bichonnaient leurs chevaux, afin qu'ils fassent une entrée triomphante, malgré les fatigues de la route. C'était dans une véritable cavalcade impétueuse et sonore, que la voiture faisait enfin son apparition officielle devant la maison.

Pendant ce délai, tout le monde s'était préparé à recevoir les visiteurs imprévus, qui, d'ailleurs, ne pouvaient repartir le même jour étant donné les longues distances. C'étaient les surprises de la belle saison. J'étais toujours ravie de ces arrivées, qui, parfois, se prolongeaient pendant quelques jours, le temps de reprendre des forces pour une autre longue étape.

Comme souvent il y avait d'autres invités à demeure, les improvisations de logements m'amusaient beaucoup et j'atterrissais parfois sur un matelas, entourée d'enfants sur d'autres matelas, qui servaient de tremplins à d'audacieux sauts en hauteur.

Les joies de la belle saison étaient innombrables et diverses. Le soleil éclatant, la vive couleur des blés dorés, contrastant avec la terre d'un noir épais, les accacias en fleurs, les roses particulièrement odorantes, l'odeur discrète des résédas, tout cela s'étalait tout au long des mois d'été.

La chaleur accablante au milieu de la journée rendait encore plus agréable l'ombre des grands arbres et la maison était fraîche et silencieuse à l'heure de la sieste. D'autre part, la surveillance se relâchait à cette heure là. Aussi, detestant me coucher au milieu de la journée, j'avais imaginé de me cacher...dans un tonneau renversé. C'était merveilleux. Il y faisait frais, on passait auprès de moi, j'entendais des pas s'approcher, s'éloigner, et personne ne me voyait. J'en avais des palpitations à l'idée d'être découverte dans cette curieuse position, ce qui, fatalement arriva un jour. Et ce fut pire que ce que je redoutais... Ce fut aussi pendant l'heure de la sieste que j'avais trouvé un divertissement jugé fort peu convenable pour un entourage, conscient de ses devoirs et qui était aux petits soins pour moi. Tant de sollicitude me faisait désirer une certaine brutalité, et j'avais pour cela inventé un stratagème convenant très bien aux deux intéressées. La petite fille du cuisinier devint ma complice. Attirée d'abord par l'appât du gain et plus encore, sans doute, par une certaine satisfaction de renversement des rôles, elle se glissait après le déjeuner jusqu'à la salle à manger, où elle n'accédait jamais, la cuisine et son habitation étant dans un autre bâtiment. La table était débarrassée, était recouverte d'un grand tapis retombant jusqu'à terre. Au jour et à l'heure convenue, nous nous retrouvions là dessous, et, moyennant quelques kopecs, elle me disait des mots d'injures en russe. Ainsi, j'entendais un nouveau répertoire que je trouvais particulièrement drôle. Sans doute y trouvait-elle de son côté comme une revanche du sort et un malin plaisir... Mais ces joies réciproques ne durèrent pas bien longtemps et nous fûmes, toutes deux sévèrement punies par les mêmes sanctions d'une égalité absolue.

Pour ces grandes punitions, il y avait en réserve, à la place symbolique du classique martinet, une grande branche d'accacia garnie d'épines. Toutes les feuilles en avaient été soigneusement enlevées. Mais malgré son aspect rébarbatif, elle conservait encore, me semblait-il, une douce odeur, à peine perceptible, du temps de la floraison. Néanmoins, jamais je n'ai eu de contact véritable avec cette branche aux douloureuses menaces.

J'avais, comme tous les enfants, besoin de jouer avec d'autres enfants. Un mur, très haut, nous séparait du village. Ce mur était l'obstacle infranchissable. Aussi, en cachette, je grimpais tout en haut et de là, je pouvais parler avec les enfants groupés de l'autre côté. Je



prêtais, à tour de rôle, à chacune des petites filles, ma grande poupée de Paris, avec laquelle elles faisaient une longue promenade. Nous jouions aussi à la balle, jusqu'à ce qu'elle se perde; et c'est ainsi qu'un jour, nous la remplaçâmes par un gros caillou, ce qui, étant donné la hauteur du mur, rendait le jeu dangereux. Et ce fut le drame, ou la tempête dans mon imagination.

On servait habituellement le thé dans une gloriette, non loin de là, et comme l'heure approchait, il était temps pour moi, de redescendre avant d'être surprise. Déjà, en effet, la femme de chambre apportait le plateau. Elle m'aperçut, comprit d'où je venais, et me demanda ce que je faisais là-bas. Ayant confiance dans sa discrétion, je lui dis que nous jouions à la balle avec un gros caillou. De quelle taille? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Immédiatement, dans son imagination, le caillou se mit à grossir et devint de la taille d'un oeuf. Puis, elle insista : "n'est-il pas plus gros? Comme quoi?". Il grossit encore. "Était-il gros comme une théière? \_Non, certainement pas. -En êtes-vous sûre? n'avez-vous pas blessé un enfant au moment de vous enfuir?". Je ne savais plus si c'était une pierre grosse comme la théière; il est peut-être mortellement blessé. En plus du caillou transformé en grosse pierre, se dessinait un "Il", personnage mortellement blessé...

Ne pouvant plus retourner sur les lieux du crime, toute la famille était maintenant là; je fus prise d'une angoisse terrible. Me trouvant très pâle, et sans soupçonner un instant l'origine de mon malaise, ma mère me fit monter dans ma chambre. J'en profitais pour retrouver la femme de chambre, et pour la supplier d'aller aux nouvelles, se renseigner, afin de savoir s'il n'y avait pas d'enfant blessé. Elle revint en me disant qu'un petit garçon avait reçu la pierre sur la tête et que son état était sérieux... Nuit d'angoisse, de remords et de souffrance; je ne pus fermer l'oeil...

Le lendemain matin, je l'envoie immédiatement aux nouvelles. Prise à son propre jeu, elle poursuit la même comédie et mon supplice aussi continue : je ne puis plus rien avaler aux repas, je ne dors plus, je souffre atrocement, sans oser avouer ce que je considère comme un crime, ne vivant plus que dans l'attente des nouvelles, tantôt meilleures, tantôt pires, disait-elle. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours, alarmée cette fois par mon état de santé, qu'elle éclata enfin de rire, en me disant que rien de tout cela n'avait existé... J'étais si heureuse de l'apprendre que je n'eus même pas l'idée de lui en vouloir...

Dans l'ensemble, pourtant, tous, autour de moi, étaient gentils et gais, se mettant sans trop de difficulté peut-être, à mon niveau d'enfant. J'avais une grande imagination, celle des enfants seuls, qui, n'ayant pas de compagnons de leur âge, se racontent à eux-mêmes beaucoup d'histoires; et tout le monde y prenait part.

C'est ainsi qu'il y eut l'enterrement de mon petit oiseau, suivi par un cortège d'une trentaine de personnes, jeunes employés de la propriété. Je ne pense pas que mes parents auraient apprécié ces divertissements, ni cette mise en scène un peu lugubre. Le cercueil, un coffret vide de savon "houbigant" capitonné, des prières, des chants et un long défilé à la queue leu leu, jusqu'à la tombe creusée dans les broussailles...

Les larmes, les rires se côtoyaient dans mon petit univers, amplifiés par tous ceux qui y trouvaient également du plaisir, les distractions étant rares. Et, à leurs yeux, je jouissais du prestige de ceux qui ont beaucoup voyagé, ayant chaque année, traversé toute l'Europe; cela compensait la différence d'âge.

Quant à moi, à chaque retour là-bas, je retrouvais la liberté en même temps que cette émotion indicible, cet émerveillement aussi devant ces vastes étendues, ces plaines s'étalant à perte de vue, liberté amplifiée par tous ces grands espaces...

Quelquefois, le soir, dans le silence ouaté du crépuscule, on entendait au loin le son d'une flûte ou d'une voix, à peine perceptible, et, cela ajoutait à cette impression d'infini : ondes après ondes... Il y avait également la voix d'une pauvre vieille femme qui, à la tombée de la nuit, appelait son fils. Sur deux notes, aux vibrations prolongées : "Mon fils, mon Jean..." L'écho de sa voix chevrotante donnait à son appel un ton désespéré. Il se prolongeait à intervalles réguliers et rapprochés, devenant de plus en plus tristes, jusqu'au retour du fils, ce qui me paraissait à moi toujours très long. Personne n'y prenait garde, ni ne semblait même entendre cette voix angoissée, mais moi, à l'heure du crépuscule, je guettais l'appel de cette mère inquiète; il faisait partie pour moi des bruits du soir, comme le matin, le chant du coq, quoique de celui-là, je n'ai gardé aucun souvenir : il se réveillait pour moi bien trop tôt.

Par contre, il me souvient d'avoir entendu une ou deux fois, les hurlements d'une horde de loups, au cours du long hiver passé là-bas. Je n'en avais d'ailleurs pas particulièrement été effrayée, car nous nous savions très protégés par notre meute de chiens, eux aussi à moitié sauvages. Deux gardiens de nuit en assumaient la garde, fusil à l'épaule et personne d'autre que eux-mêmes ne pouvaient s'aventurer sans eux, hors des habitations, lorsque les chiens étaient lâchés. Il y en avait, disait-on, 25 à 30; ils étaient nourris une seule fois par jour, au petit matin et au moment de regagner leur abri, construit en demi sous-sol, avec un soupirail comme fenêtre. Ils ne devaient, en réalité, pas souvent voir la lumière du jour, et peut-être était-ce là ce qui les rendait plus sauvages encore. Aussi, quelques mois étaient-ils nécessaires pour qu'un nouveau gardien prenne la relève de l'ancien et, même ainsi, ce ne devait pas être de tout repos; mis en liberté, tard le soir, talonnés par la faim, ils

s'élançaient avec une impétuosité qui les rendait redoutables.

Le plus lointain, le plus brumeux, le plus sombre de mes souvenirs, ce fut un hiver, le seul que je me souvienne avoir passé là-bas; un hiver rude, semblable à tous les autres dans ce pays de neige, mais qui fut, pour moi, un des hivers tragiques de ma vie enfantine.

Mes parents, partis en France, j'étais restée avec une tante très âgée, mais qui, à la réflexion, jouissait d'une admirable santé, jamais malade, ne se plaignant de rien. Cependant, son visage très ridé, son attitude immobile dans le grand fauteuil où elle était assise du matin au soir, sans autre occupation que de se souvenir - elle aussi - du temps passé, la faisait à mes yeux appartenir déjà à un autre monde. Dès qu'elle fermait les paupières, je m'imaginai qu'elle allait mourir, comme si c'était si facile de mourir...

Il faut dire que nous vivions loin de toute ville, dans un isolement que la neige rendait encore plus absolu. Pas de médecin, pas de pharmacien. Mon père distribuait lui-même les capsules de quinine et il me souvient d'avoir, pendant les périodes de paludisme, aidé à remplir les petits tubes de gélatine, avec de la poudre blanche contenue dans de grands bocaux. C'est sans doute au cours de cet hiver là que j'ai entendu les hurlements des loups.

Mon père avait également créé une école gratuite dans le village, mais elle n'était guère fréquentée que pendant les périodes de sécheresse et de mauvaises récoltes. En effet, à ce moment là, on distribuait aux enfants présents de petits sacs de maïs ou de blé. Mais, lorsque l'abondance revenait, tous préféraient faire l'école buissonnière... Il y avait également des distributions de lait, mais personne non plus ne s'y bousculait en temps normal. Une année de sécheresse, j'ai vu un âne se précipiter sur la queue d'un paon croyant avoir trouvé une herbe d'une couleur particulièrement alléchante.

Nous résidions souvent là-bas à Pâques. Il me semble qu'il y avait toujours du soleil ce jour là. Une semaine à l'avance, on préparait, suivant la tradition, les oeufs de couleur, peints, décolorés ainsi que les grands gâteaux en diverses formes d'animaux, poules, lapins, écureuils, grandeur nature, que l'on cachait ensuite dans le jardin. A ces cadeaux, s'ajoutaient quelquefois des animaux vivants; un jour, ce fut un agneau avec un grand noeud vert autour du cou. Une autre fois, ce fut pour moi un couple de lapins russes aux yeux rouges, tout palpitants. Tout de suite, je les aimais passionnément.

A quelques temps de là, nous étant absentes pour une semaine chez des amis, je n'avais pensé qu'à mes lapins et avais hâte de rentrer au plus vite. Dès mon retour, je me précipite. Quelle joie de les voir de loin tous les deux, sur la pelouse, dans leur attitude habituelle... Mais à chaque pas

m'en approchant, je métonne de leur indifférence, puis de leur attitude figée. Je m'approche, j'en saisis un... La peau recouvrait soigneusement un rembourrage de paille... Ils étaient morts en mon absence et l'on avait voulu m'éviter un trop grand choc à mon arrivée, mais ce fut certainement pire que de ne plus jamais les revoir. Quelques secondes auparavant, le bonheur de les retrouver, puis, les saisissant, ce contact irréal de légèreté, d'inconsistance... tout s'anéantissait d'un seul coup, me laissant là, perplexe, devant des corps vides et froids.

...Sur une longue route blanche, un matin de printemps, deux silhouettes projetaient leurs ombres... l'une étirée, gigantesque, celle d'un cousin bien plus âgé, de plus de vingt ans et la mienne, petite, essayant de rattraper l'autre, au moins dans le rythme de la marche... Cette route se perdait à l'horizon. Le cousin parlait de la France. Il venait de faire son service militaire à Montbéliard et souvent, dans sa conversation, il était question de "Mon Béliard". A cette époque, j'ignorais l'existence même de cette petite ville de province. -"Qui était donc Béliard? Tu répètes sans cesse ce nom : mon Béliard par ci, mon Béliard par là. Mon cousin se moqua beaucoup de moi, mais le surnom de Béliard lui resta tout au long de sa vie.

Paris, lui, m'attirait déjà. Nous recevions le "Journal des Demoiselles" édité là -bas, qui nous révélait les charmes de la capitale, encore assez nébuleux pour moi, pendant les voyages que j'y avais faits. Peut-être en suivant cette route, me disais-je, pendant des jours et des jours, y arriverai-je, à Paris? Je finis par y arriver, mais quel contraste avec la liberté dont je jouissais entièrement et la discipline du couvent de Sacré Coeur... Mes premières obligations de containte furent douloureuses. Et cela recommença plusieurs hivers de suite, chaque fois dans des pensions différentes, à Paris, à Lausanne. Et de nouveau, l'été, les grands espaces, la joie de vivre pleinement... Peut-être y ai-je gagné une certaine souplesse d'adaptation. Bien ou mal ? C'est ainsi. Au fond, il y a toujours un jardin secret préservé : celui de mon enfance; j'ai pu m'y réfugier parfois. Chacun en possède un sans doute, mais le mien était si loin, si étrange, qu'il me permettait une évasion complète. Plus même qu'une évasion, une vie intérieure, secrète, inviolable. Ou plutôt un refuge.

En évoquant ces souvenirs d'enfance, je vois l'importance dès mes premières années de la "vie affective". Je le dois sans doute à l'environnement de bonté et de tendresse qui fut le mien. Toute jeune, j'ai été habituée à aimer. Aimer les êtres, la nature, tout ce qui vit autour de soi. Tout ce qui me paraissait avoir de l'importance venait du coeur, des sentiments. Aussi, n'ai-je pas assez attaché de prix à des choses plus positives, à l'esprit de compétition, à la pérennité de la possession; certainement pas assez. Mais, comme j'ai connu la Révolution, les pertes

matérielles, les guerres, le froid, la faim et que cela n'a en rien entamé ma joie de vivre... alors, tout le reste...

Je suis née dans un pays rude où sans doute de profonds remous annonçaient un bouleversement prochain. Toute jeune, j'ai appris ce qu'était l'insécurité et l'incertitude du lendemain, cela n'a donné que plus de prix aux jours heureux...

Ne pas s'attacher à la terre, à un pays, à une maison. Avoir pour tout bagage un coeur capable d'aimer, un esprit essayant de comprendre. Partout et toujours il y a une possibilité d'enthousiasme, d'émotion, de communion. J'ai toujours été, aux yeux des autres, l'étrangère, mais n'en ai jamais souffert moi même; et j'ai souvent, sous des latitudes différentes, des milieux différents, trouvé des êtres dont la sensibilité m'émerveillait...

Pour résumer, j'étais déjà au début du siècle un peu "dans la lune" et déjà aussi une "Citoyenne du monde" avant la lettre.